

Nathalie Prince

# La littérature de jeunesse

Avec une préface irrésistiblement  
de Claude Ponti

« À plat ventre sur la moquette rouge, je lisais Mme de Ségur, Zénaïde Fleuriot, les contes de Perrault, de Grimm, de Mme d'Aulnoy, du chanoine Schmid, les albums de Töpffer, Bécassine, les aventures de la famille Fenouillard, celles du sapeur Camember, Sans famille, Jules Verne, Paul d'Ivoi, André Laurie, et la série des livres roses... »

Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*

La littérature dite « de jeunesse » n'est pas comme les autres littératures. Elle s'imprime différemment en nous et nous marque en profondeur, à la manière d'une mythologie interne. Nous entretenons tous, en effet, avec certains petits personnages qui ont grandi avec nous, des relations intimes et singulières. Quelle littérature peut se targuer d'avoir la même puissance imaginaire que la madeleine de Proust ? Ce livre dédié à l'autre littérature propose d'établir, pour la première fois, une théorie littéraire du genre. De l'album au roman *young adult* en passant par la bande dessinée, les imagiers et les classiques, *La littérature de jeunesse* offre à tous ceux qui ont un livre d'enfance dans le cœur les éléments d'une poétique pour cerner cette littérature audacieuse, en constant renouvellement.

Nathalie Prince est professeur de littérature à l'université du Mans et membre du jury de sélection du prix de littérature de jeunesse d'UNICEF depuis 2016. Elle est entre autres l'auteur de *Nietzsche au Paraguay* (avec Christophe Prince) et d'*Un enterrement et quatre saisons*, tous deux parus chez Flammarion en 2019 et 2021. Elle a écrit plusieurs albums pour les enfants.

Nathalie Prince

La littérature de jeunesse



9 782200 628000

2730177

ISBN 978-2-200-62800-0



ARMAND COLIN



ARMAND COLIN



La littérature  
de jeunesse



Nathalie Prince

La littérature  
de jeunesse

3<sup>e</sup> édition

**ARMAND COLIN**

*Cette édition a été réalisée avec le soutien du programme EnJeu(x)  
et du laboratoire 3L.AM de l'Université du Mans.*

Illustration de couverture : Giant Alice looking at the White Rabbit,  
Margaret Tarrant, 1916 © Medici / Mary Evans

© Armand Colin, 2021 pour la 3<sup>e</sup> édition (2010, 2015)

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-62800-0



Gustave Doré, *La Lecture des contes en famille*,  
frontispice en regard du titre, *Les Contes de Perrault*  
© Hetzel, Paris, 1867.



*Il était une fois une princesse qui avait perdu son prince  
et qui vivait dans un château avec beaucoup d'enfants et beaucoup de livres.*

*À tout ce qu'il a laissé en nous, à nos livres,  
à nos enfants et aux enfants de nos enfants...*



# Sommaire

Préface de Claude Ponti	11
Avant-propos	13
« Ami, tu te souviens peut-être... » : de la cryptomnésie littéraire	13
Introduction. La littérature de jeunesse ou le grand livre des paradoxes	23
Le nom	25
La chose	32
Quelle valeur ?	39
1. Histoire éditoriale et sentiment de l'enfance (1699-1970)	45
Genèse de la littérature de jeunesse	46
La veine pédagogique	51
Inversion conceptuelle et littéraire de l'enfance : vers la modernité	60
La libération des enfants	75
2. La littérature de jeunesse aujourd'hui : il était une fois un livre... (1970-2020)	83
Audaces contemporaines : vers un nouvel âge d'or ?	84
Sentiment de l'enfance comme principe problématique d'une histoire de la littérature de jeunesse : essai d'autocritique	104

Petite dialectique historique de la littérature de jeunesse, ou pour une nouvelle façon de poser le concept de « lutte des classes »	112
<b>3. Les ambiguïtés du personnage</b>	<b>117</b>
Théories et paradoxes du personnage dans la littérature de jeunesse	119
Deux stéréotypes de la littérature d'enfance et de jeunesse : l'animal et l'enfant ou l'adolescent	131
Le rôle et la valeur du personnage dans la littérature d'enfance et de jeunesse	152
Fonction exemplaire du personnage	165
<b>4. Questions de poétique : l'enfant n'est pas un lecteur comme les autres</b>	<b>175</b>
De la double lecture, ou la poétique des moins de dix ans	176
Écriture simple	197
Le Jeunisme littéraire ou comment rajeunir la littérature	221
<b>Conclusion. Une danseuse avec des chaînes</b>	<b>239</b>
<i>L'autre</i> littérature : le chaos en soi	239
<i>L'autre</i> lecteur : l'étoile qui danse	241
<b>Annexes. Penser et repenser la littérature de jeunesse : petite anthologie critique</b>	<b>245</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>275</b>
Ouvrages et articles consacrés à la littérature d'enfance et de jeunesse	275
Critique littéraire générale et ouvrages de culture générale	289
<b>Tables des illustrations</b>	<b>293</b>
<b>Index des noms de personnes</b>	<b>297</b>
<b>Table des matières</b>	<b>307</b>

# Préface

Considérons-nous, moi, comme un auteur de livre pour enfant. Et demandons-nous à moi-même la définition d'un livre d'enfance ou de jeunesse...

(Une partie de la réponse tient dans le fait que je nous considère, moi, comme un auteur de livres pour enfant. Ce qui évacue en partie la question.)

Mais, beau joueur, je me réponds immédiatement que ce n'est pas un livre de vieillesse, et derechef que c'est aussi un livre de vieillesse, bien que la réciproque ne soit pas souvent de ce monde. Car c'est un monde.

Et une question d'adresse. Dans la tête de ceux qui font les catégories. Parents, éditeurs, parents, libraires, prescriptrices, prescripteurs, parents, enseignant-es, parents, ceux que j'oublie et éventuellement les enfants :

À qui s'adresse-t-on, moi ?

Et c'est aussi une question d'adresse que je me rétorquai-je à moi, l'adresse de dire ce qu'il y a à dire et rien d'autre, le mieux possible dans la limite des places disponibles en le livre.

C'est là, que vous et moi retrouvons la question. Par le chemin de : « à qui sont pour quoi les livres ? »

1. À celles et ceux qui les achètent.
2. À celles et ceux qui les lisent (à eux-mêmes ou à des enfants).
3. Aux enfants dès qu'on leur a lus.

Seul le point 3 est important. Un jour ou l'autre le miracle se produit quoi qu'il en soit et qu'il advienne ; longtemps après lecture ou immédiatement, à peine lu, le livre, le texte, les images, les portes ouvertes par la lecture, les paysages, les mondes, les univers appartiennent à l'enfant. De droit de propriété inaliénable.

C'est beaucoup. Tant d'adultes sont propriétaires de leurs enfants, et par ingénierie et contamination, propriétaires des propriétés des enfants nés sous leur toit.

Tiens, me songeai-je aussitôt, ne vois-tu rien venir ? (Anne ma sœur Anne) si je vois ! Un livre pour enfant s'adresse à une personne en construction, en devenir. Il ne doit donc (l'enfant) n'appartenir qu'à lui-même, et par conséquence de quoi déductivement et implicitement son livre n'appartenir qu'à lui-même.

Tu parles de l'objet livre ? Me songeai-je interrogatif.

Non, je parle du livre, hors papier, parchemin, tablette numérique ou d'argile. Je parle de la lecture, hors mots, phrases, intonation, grammaire, ponctuation, références, influences, autorité. L'expérience profonde, culturelle, la fréquentation sans limite entre auteur-e et lectrice ou lecteur au plus intime. Cet innommé, explosif, sous-jacent, délivrant, transformant, si enrichissant du moindre fêtu, ce minuscule Big-Bang gigantiminscule.

Wouha, là, tu vas loin me morigénai-je en pleine face. Tu ne te prends pas pour le dos de la cuiller de la cuisse de Jupiter !

Ce n'est pas moi, m'abruptai-je illico. C'est la puissance du livre. Elle est en relation directe avec la puissance d'être d'un enfant. Autrices et auteurs marchent sur des œufs qui font les poules qui font les œufs qui font...

Tu m'égares...

Meuh non, c'est juste pour dire que tu ne trouveras pas de limites dans les frontières entre les âges. Les bornes, si elles existent, sont vagues, mouvantes, délicieusement imprécises, filles du critère et de l'arbitraire. Elles ont néanmoins pourtant une forte utilité : le formidable désir de les franchir.

**Claude Ponti**  
**14 décembre 2020**

# Avant-propos

## « Ami, tu te souviens peut-être<sup>1</sup>... » : de la cryptomnésie littéraire

Traditionnellement le travail de définition d'un genre littéraire s'effectue par distinction et par différenciation. Et lorsqu'il s'agit de littérature pour la jeunesse, cet exercice reste valable : comment peut-on distinguer une littérature destinée aux enfants et aux adolescents d'une autre littérature ? Comment savoir si ce roman a été écrit pour des adolescents ou pour des adultes ? Une telle distinction est-elle d'ailleurs pertinente ? C'est tout l'objectif de cet ouvrage que de répondre à ces questions, parmi tant d'autres.

Pour autant, ce qui nous intéressera pour un temps dans cet avant-propos, c'est plutôt le rapprochement des genres et les proximités que la littérature de jeunesse aime à entretenir avec les autres littératures, leur association et leur rencontre plutôt que leurs différences. Non pas leur opposition ou leurs ruptures, mais leur collaboration, leurs liaisons, leurs affinités, voire leur mélange. De même nous porterons un intérêt à ces rapprochements non pas dans un objectif notionnel ou définitionnel – puisque c'est tout l'objet de l'ouvrage qui suit –, mais avec l'idée d'en appréhender au mieux son mode d'existence. C'est pourquoi cet avant-propos ne parlera pas précisément de littérature d'enfance ou de jeunesse – puisque nous ne savons pas encore ce qu'il faut entendre par là –, mais évoquera plutôt des lectures d'enfance et de jeunesse. On le sait bien, les lectures que les jeunes font débordent sensiblement le corpus des œuvres qui leur sont destinées. Et c'est tant mieux ! Précisons encore : on ne se demandera pas ce que lisent les enfants ou les jeunes, ou ce qu'on leur lit, et on n'évoquera pas non plus cette lecture sur le

---

1. Jean-Marie Le Clézio, dans *Histoire du livre de jeunesse d'hier à aujourd'hui, en France et dans le monde*, Paris, Gallimard jeunesse, 1993, p. 87.

mode de l'effectuation, de l'exercice en train de se faire, mais sur celui du « cela fut ». Non pas le texte que lit maintenant l'enfant ou le jeune, mais celui qu'il a lu. Non pas l'histoire que sa mère ou son père lui lit, par-dessus l'épaule, mais l'histoire qu'il a entendue ou qu'on lui a lue. Il ne s'agit pas ici d'envisager l'enfant ni sa culture, mais l'adulte, ou plus spécifiquement ce qui est resté chez l'adulte de l'enfant qu'il a été. L'objet de cet avant-propos ne tient pas tant à souligner la différence essentielle entre littérature adulte et littérature enfantine que leur différenciation<sup>2</sup> et les significations qu'on peut lui attacher.

Descartes, dans *Le Discours de la Méthode* (1637), soulignait qu'on avait « tous été enfants avant que d'être hommes<sup>3</sup> », et exigeait par conséquent, pour l'homme adulte, un vaste travail sur soi de critique et d'examen afin de se défaire des influences, des appétits et des enseignements mal assimilés. Les opinions, les entendus de l'enfance – âge hautement impressionnable –, les créances et les superstitions peuvent nous marquer à jamais et fortement influencer et certainement corrompre, sans qu'on le veuille, nos jugements adultes. Comme des rémanences. Comme des petits verrous intérieurs ou au contraire de puissants petits leviers. Alors que devient le livre lu longtemps après qu'il a été lu ? Que devient l'histoire entendue longtemps après qu'elle a été entendue ? Quel est son devenir adulte ? Ce livre disparaît-il dans un oubli total ? Ou ne s'évapore-t-il que dans un oubli partiel, confus et latent ? Et dans ce cas où va le livre ? Quelques histoires enfantines ne grandissent-elles pas avec leurs lecteurs ? Ne les imprègnent-elles pas ? Comment le savoir, sinon en fouillant l'art et la manière des auteurs ? Quelles relations les lectures enfantines entretiennent-elles avec les écritures adultes ? Quelles impressions laissent-elles ? Comment s'effectue la nostalgie littéraire ? Comment expliquer le plaisir nostalgique des textes que l'on a lus enfant ?

Certaines de ces lectures d'enfance peuvent être profondes et puissantes, à l'image du plaisir qu'elles ont suscité. Et alors, c'est toute la littérature d'en haut qui s'amuse, parfois, dans ses pages autobiographiques, à rappeler ces bibliothèques oubliées dans les replis ou les vallons de la mémoire, à citer un titre ou un auteur issu de ce *neverland* intime et à réveiller cette mémoire littéraire génésiaque. Montaigne, dans *De l'Institution des enfants*<sup>4</sup>, rappelle sa passion d'enfant pour des « lect(ures) clandestin(e)s<sup>5</sup> », qu'il s'agisse des *Métamorphoses* d'Ovide ou de

---

2. Jacques Derrida, « Cogito et histoire de la folie » [1963], *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1979, p. 51 à 98.

3. René Descartes, *Discours de la méthode*, 1637, VI, 13.

4. Le texte de Montaigne est donné en annexe du présent ouvrage.

5. Daniel Pennac dans *Chagrin d'école* (2007), chapitre 20, parle de « lecteur clandestin » lorsqu'il explique que la lecture des romans était interdite pendant les heures d'études, et qu'il s'ingéniait, avec ses camarades, à trouver des moyens de lire en cachette...

*L'Énéide* de Virgile, toutes proches de celles qu'évoque quatre cents ans plus tard Daniel Pennac dans *Chagrin d'école*. Jean-Paul Sartre dans *Les Mots* fait l'inventaire des livres qui l'ont *fait*<sup>6</sup>, tout comme Nathalie Sarraute dans *Enfance*<sup>7</sup> ou Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* :

« À plat ventre sur la moquette rouge, je lisais Mme de Ségur, Zénaïde Fleuriot, les contes de Perrault, de Grimm, de Mme d'Aulnoy, du chanoine Schmid, les albums de Töpffer, Bécassine, les aventures de la famille Fenouillard, celles du sapeur Camember, *Sans famille*, Jules Verne, Paul d'Ivoi, André Laurie, et la série des « livres roses », édités par Larousse<sup>8</sup>. »

Nombreux auteurs dans leur autobiographie aiment reconstruire leur parcours d'écrivain, remonter à une genèse lectorale, et se laissent aller à la berceuse des lectures d'hier, à travers le souvenir de ces « livres qui (les) ont influencé(s)<sup>9</sup> ». Ils nous livrent au passage une manière de *bibliotopiques* enchantées, à la manière de Jean Lorrain dans sa préface des *Princesses d'ivoire et d'ivresse* qui clame sa dévotion aux contes et à la « Vierge du merveilleux<sup>10</sup> » ou de Colette qui garde un souvenir inaltéré des illustrations des *Contes* de Perrault par Gustave Doré<sup>11</sup>, dont on a reproduit une planche en tête de cet ouvrage<sup>12</sup>. Marcel Proust, à plusieurs reprises dans son œuvre, rappelle avec bonheur son impression de lecture du *Capitaine Fracasse*<sup>13</sup> de Théophile Gautier ou de *François le Champi*<sup>14</sup> de George Sand. Et Amélie Nothomb raconte la manière dont elle dévorait les livres dans sa *Biographie de la faim*<sup>15</sup>, compensation jubilatoire à l'anorexie qui l'affaiblissait. Dans sa postface à *Salem*<sup>16</sup>, encore, Stephen King estime que sa lecture, à neuf-dix ans, du *Dracula*<sup>17</sup> de Bram Stoker a influencé définitivement non seulement son désir d'écrire, mais aussi ses thèmes, ses motifs, son style. Ces hommages peuvent être de simples citations au fil de la page comme la seule mention du « bon poignet » de Porthos « gros (...) comme une côtelette de mouton<sup>18</sup> » chez Georges Perec, détail qui miniaturise un souvenir saillant de sa

6. Jean-Paul Sartre, *Les Mots* [1964], Paris, Gallimard, 1988, p. 36.

7. Nathalie Sarraute, *Enfance*, 1983.

8. Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée* [1958], Paris, Gallimard, Folio, 1972, p. 196.

9. Voir Robert Louis Stevenson, « Books which have influenced me », *British Weekly*, avril 1887.

10. Jean Lorrain, préface aux *Princesses d'ivoire et d'ivresse* [1902], Paris, Séguier, 1993, p. 31.

11. Colette, « Ma mère et les livres », in *La Maison de Claudine*, 1922.

12. Voir Gustave Doré, *La Lecture des contes en famille*, 1867, à l'ouverture de cet ouvrage.

13. Théophile Gautier, *Capitaine Fracasse*, 1863.

14. George Sand, *François le Champi*, 1848.

15. Amélie Nothomb, *Biographie de la faim*, 2004.

16. Stephen King, *Salem [Salem's Lot]*, 1975], Paris, Jean-Claude Lattès, 2006, p. 821 à 828.

17. Bram Stoker, *Dracula*, 1897.

18. Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, 1975.

lecture de *Vingt ans après*<sup>19</sup> d'Alexandre Dumas, ou l'allusion étonnante que fait Bret Easton Ellis dans *American Psycho* de Babar<sup>20</sup>, une grosse référence verte et grise au sein d'un texte très très noir...

De la permanence des choses lues, on en veut pour preuve encore l'usage à rebours que certains auteurs ont pu faire des contes qui les avaient enchantés lorsqu'ils étaient enfants. Les belles au bois dormant et autres princesses, dans les écritures décadentes par exemple, y subissent d'étonnants supplices<sup>21</sup>. Dans les dramolets de Robert Walser, Cendrillon (*Aschenbrödel*, 1901) ou Blanche-Neige (*Schneewittchen*, 1902) ont bien mûri et bien grandi. Plus près de nous, c'est Joann Sfar dans *L'Éternel* (2013) qui raconte une histoire de vampire contaminée par ses lectures adolescentes de Lovecraft ou de Bram Stoker. Plus revendiqué encore chez Régis Loisel, son *Peter Pan* (1990-2004) étire le personnage de Barrie dans un imaginaire adulte. C'est encore *l'Alice* (1865) de Lewis Carroll, œuvre patrimoniale constamment réinventée, qui structure deux textes singuliers de la littérature contemporaine: *La Reine Alice* (2011) de Lydia Flem et *Alice dans les livres* (2006) de Jean-Marie Gourio, ou la Cendrillon (*Piège pour Cendrillon*, 1965) de Sébastien Japrisot. Ces citations, ces hommages, ces perversions, ici mesurées, pensées, soignées comme des épitaphes, nous disent que tous les textes de jeunesse grandissent avec leur lecteur, persistent dans leur imaginaire, et loin d'être des « idole(s) immobile(s)<sup>22</sup> », agissent en eux.

Les auteurs « pour la jeunesse » n'échappent pas à ce retour aux lectures d'enfance, et le facétieux Claude Ponti, par exemple, s'amuse, dans *Ma Vallée*<sup>23</sup>, à multiplier les références à ce dédale des œuvres d'enfance qui lui ont sans doute ouvert la voie à un imaginaire sans bornes: s'y côtoient les enfants perdus ou tombés du ciel, à la manière de Peter Pan et du Petit Prince, les personnages aériens qui se déplacent sous un parapluie ouvert, comme Mary Poppins, ou ceux qui tombent des ouragans, comme Dorothy. On rencontre encore James et sa « pêche géante », souvenir de Roald Dahl, ou un géant triste... « (S)à » vallée est bien l'espace symbolique de l'intimité, où l'on retrouve, à l'abri, les émotions passées et dont on se rappelle avec un sourire:

« Longtemps je me suis couché de bonheur, avec mes livres et ma lampe de poche. Dès que j'allumais ma lampe, les personnages sortaient d'entre les pages. En foule. Avec les voisins, les chevaux, les oiseaux, les martiens ambidextres,

19. Alexandre Dumas, *Vingt ans après*, 1845.

20. Bret Easton Ellis, *American Psycho*, 1991. La citation est donnée en épigraphe de cet ouvrage. Nous ne connaissons pas le lien intime qui, peut-être, lie Babar et Patrick Bateman, mais il peut être amusant de l'envisager, tout comme celui qui unit Babar et Bret Easton Ellis.

21. Voir Jean de Palacio, dans *Les Perversions du merveilleux*, Paris, Séguier, 2003.

22. Marcel Proust, *Sur la lecture* (préface pour sa traduction de *Sésame et les lys* de John Ruskin, 1905).

23. Claude Ponti, *Ma Vallée*, 1998.

les héros peureux, les maléfiques, les surpuissants, les traîtres, les anodins, les ensorcelés, les injustement condamnés, les invisibles, les souterrains, les faces d'ange, les princesses à délivrer. Personne ne saura jamais combien nous étions sous la couverture<sup>24</sup>.»

C'est encore, chez Ponti, un extrait d'*Alice au pays des merveilles* qui apparaît furtivement dans *Mille secrets de poussins*<sup>25</sup> ou le Petit Chaperon rouge qui se détache de son propre livre pour rejoindre d'autres personnages dans *Adèle s'en mêle*<sup>26</sup> ou qui attend tristement, depuis mille ans, d'être lu dans *Parci et Parla*<sup>27</sup>...

Ne pourrait-on pas alors envisager d'autres réapparitions que ces simples citations ou récritures parodiques ? Ne pourrait-on pas chercher d'autres résurgences qui remonteraient à la surface des œuvres sans y avoir été invitées ? Par intrusion ? Par suggestion ? Par détournement ? Il ne s'agirait plus seulement d'évoquer la puissance de rémanence que ces textes d'enfance font ressentir, mais surtout de mettre au jour les réminiscences qu'ils rendent possibles et dont ils sont l'objet, leur présence persistante et discrète, voire inconsciente.

Carl Gustav Jung au tout début du xx<sup>e</sup> siècle s'attarde sur les rôles de la mémoire directe et la mémoire indirecte, sur leur manière de fonctionner et d'influencer les psychismes conscients. Il lui paraît alors nécessaire et illustratif de convoquer un paragraphe de *Ainsi parlait Zarathoustra (Also sprach Zarathustra)*<sup>28</sup> de Nietzsche, qu'il a repéré comme étant un emprunt manifeste et maladroit<sup>29</sup>. Jung explique qu'il s'agit sans doute là d'un texte que Nietzsche a entendu alors qu'il avait entre douze et quinze ans... La citation est inconsciente. Son aspect brutal, poétique, presque inutile dans l'histoire de Zarathoustra, le lui suggère. Sans le savoir, Nietzsche a reproduit un texte que sa sœur Elisabeth lui a lu pendant sa jeunesse. Ce phénomène de souvenance cachée, Jung le dénomme « cryptomnésie », un processus psychique par lequel une énergie *poétique* et créatrice fait resurgir de façon confuse des souvenirs perdus et des expériences enfouies. Mais il précise ici que ces souvenirs et ces expériences sont elles-mêmes imaginaires, fictives et poétiques. Sans autre référent que littéraire. Ainsi, si le psychisme peut sans doute être marqué par des événements de la prime enfance, des événements réels, il peut également être impressionné par des champs fictionnels (littérature enfantine, récits) faisant de la structure intime de chacun un ambigü de souvenir et de fiction, de réel et d'imaginaire. Faisant de chacun de nous un être intimement littéraire

24. Claude Ponti, préface du *Château d'Anne Hiversère*, 2004.

25. Claude Ponti, *Mille secrets de poussins*, 2005.

26. Claude Ponti, *Adèle s'en mêle*, 1987.

27. Claude Ponti, *Parci et Parla*, 1994.

28. Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra. Ein Buch für Alle und Keinen* (1883-1885).

29. Voir Carl Gustav Jung, *Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene*, Leipzig, 1902, p. 113-114. Il s'agit en l'occurrence d'un article du 4<sup>e</sup> volume des *Blättern von Prevorst* (1831-1839).

ou fictionnel ! Il ne s'agit pas de mettre en avant un inconscient qui déterminerait la littérature comme l'a fait Jean Bellemin-Noël dans ses recherches<sup>30</sup>, mais de montrer que la littérature d'enfance a quelque chose à voir avec l'inconscient de tous. Et en particulier avec l'inconscient des écrivains. Leurs lectures d'enfance pourraient être considérées comme l'enfance de toute œuvre.

C'est pourquoi nous souhaitons dans ce livre démontrer que la littérature dite « de jeunesse » ou « pour la jeunesse » n'est pas une littérature comme les autres. On entretient tous avec certains personnages originels, qui ont poussé avec nous, des relations moins que convenables, sans distance, émotives et sensibles. Et les auteurs à l'écoute d'un moi profond plus que tout autre. Quelle littérature peut se targuer d'avoir la même puissance imaginaire que la madeleine proustienne ? Il est troublant de voir que lorsqu'il s'intéresse aux lectures d'enfance du jeune Louis-Ferdinand Céline, Henri Godard en vient à conclure que la plume de l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*<sup>31</sup> et de *Mort à crédit*<sup>32</sup> est imprégnée par ses lectures des revues *Je sais tout* et *Lectures pour tous* que son père lui mettait entre les mains, ce qui expliquerait son goût pour les généralisations et les affirmations d'autant plus gratuites qu'elles sont invérifiables. Il conclut que l'écriture de Céline, encyclopédique, est sans doute structurée de manière involontaire par l'idéologie de ces revues<sup>33</sup>. Chez Robert Louis Stevenson – Stevenson lui-même le reconnaîtra tardivement<sup>34</sup> –, ce sont les paysages et les caractères des grands romans d'aventures de Walter Scott que l'on retrouve ; et chez Jorge Luis Borges<sup>35</sup>, comme un écho, c'est Robert Louis Stevenson et *L'île au trésor* (*Treasure Island*, 1883) qui se reflètent. Le professeur Balthazar et le sombre Bazarov – sortis tous deux de *L'Oreille cassée*<sup>36</sup> d'Hergé – se retrouvent côte à côte dans *La Femme qui valait trois milliards* de Boris Dokmak et le transparent Borluut, « un visage dessiné à la pointe fine, des yeux d'eau sous l'ombre d'une mèche de longs cheveux clairs, et deux petites barres soucieuses bien vissées sur le front<sup>37</sup> », mène son enquête à la Tintin... Ainsi, ce que Proust nomme la « mémoire involontaire » peut resurgir, à tout moment, sans prévenir, dans la littérature, à l'aune de cette littérature lue pendant la jeunesse et qui peut venir jouer un rôle rétroactif.

30. Voir Jean Bellemin-Noël, *Vers l'inconscient du texte* [1979] ou *Gradiva au pied de la lettre*, 1983.

31. Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932.

32. *Id.*, *Mort à crédit*, 1936.

33. Voir Henri Godard, *Céline*, Paris, Gallimard, 2011, p. 33-36.

34. Voir Robert Louis Stevenson, *Essai sur l'art de la fiction* [*The Art of Fiction*, 1884].

35. Jorge Luis Borges, « Le credo d'un poète », *L'Art de poésie* [1967], trad. de l'anglais par A. Zavriew, Paris, Gallimard, 2002.

36. Hergé, *L'Oreille cassée*, 1937.

37. Boris Dokmak, *La Femme qui valait trois milliards*, Paris, Ring, 2013, p. 21.

Jean Rouaud ne s’y trompe pas, qui sait combien « la littérature de jeunesse compose (...) ce corpus illégitime et ignoré qui institue l’écrivain<sup>38</sup> », et rejoint un vœu de Julien Gracq :

« Combien il est difficile – et combien il serait intéressant – quand on étudie un écrivain, de déceler non pas les influences avouées, les *grands intercesseurs* dont il se réclame, ou qu’on réclamera plus tard pour lui, mais le tout-venant habituel de ses lectures de jeunesse, le tuf dont s’est nourrie au jour le jour, pêle-mêle et au petit bonheur, une adolescence littéraire affamée<sup>39</sup> (...) ».

Dans *En lisant en écrivant*, de ce même Julien Gracq, Jules Verne revient d’ailleurs à plusieurs reprises, même si d’autres grands noms prennent davantage de place. Gracq a été ébranlé si puissamment, semble-t-il, par les textes de Jules Verne que son écriture, sans doute, en a été marquée de manière inconsciente. « (C’)est mon primitif à moi<sup>40</sup> », reconnaît-il un peu attendri lors d’un entretien avec Jean-Paul Dekiss :

« Jules Verne a été la passion de lecture de toute mon enfance, et je ne m’en suis jamais détaché<sup>41</sup> ».

Il évoque par ailleurs la superposition des différentes lectures qu’il a faites de Verne, celle de l’enfant qu’il a été et celle de l’adulte qu’il est devenu. Peut-on penser alors que toute l’œuvre de Gracq a été habitée, plus ou moins consciemment, par celle de Jules Verne et par ses *Voyages extraordinaires*<sup>42</sup> ? Ne retrouve-t-on pas, çà et là, chez lui, l’espace vernien et ses recoins, qu’il s’agisse du voyage d’Aldo vers l’Amirauté dans *Le Rivage des Syrtes*<sup>43</sup>, de l’errance dans *La Presqu’île* ou même de l’engluelement dans *Au Château d’Argol*<sup>44</sup> ou dans *Un balcon en forêt*<sup>45</sup> ? *Le Rivage des Syrtes*, roman de l’attente et de la frontière, de l’inertie, évoque sans doute un lieu imaginaire, mais ce lieu, dans la géographie antique, désignait une zone méditerranéenne et deux golfes bien réels, la petite et la grande Syrte, entre la Tunisie et la Lybie. Or Mathias Sandorf, le personnage éponyme de Verne<sup>46</sup>, avait déjà colonisé une île de la grande Syrte – Antekirtta – dont il était devenu

38. Jean Rouaud, *L’Invention de l’auteur*, Paris, Gallimard, 2004.

39. Julien Gracq, *En lisant, en écrivant* [1980], Paris, Gallimard, Pléiade, 2, 1995, p. 667-669.

40. Jean-Paul Dekiss, *Jules Verne aujourd’hui. Julien Gracq, Michel Serres et Régis Debray*, Paris, Le Pommier, 2013.

41. *Ibid.*

42. Jules Verne, collection des *Voyages extraordinaires*, qui débute avec *Cinq semaines en ballon* (1863) et qui comprend plus de soixante romans et près d’une vingtaine de nouvelles.

43. Julien Gracq, *Le Rivage des Syrtes*, 1951.

44. *Id.*, *Le Château d’Argol*, 1938.

45. *Id.*, *Un balcon dans la forêt*, 1958.

46. Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 1885.

propriétaire... Ne serait-il pas enthousiasmant de relire Julien Gracq à l'aune de l'espace vernien pour y découvrir d'autres échos *extraordinaires* ?

\*  
\* \*

Cet avant-propos a pour objet de dire que la littérature de jeunesse constitue à n'en pas douter la jeunesse de toute littérature. Que celle-ci s'origine toujours un peu dans celle-là. Et qu'on ne saurait délaissier nos personnages et nos histoires d'enfance et de jeunesse sans abandonner non seulement un vaste champ du littéraire, mais aussi les moyens de comprendre bon nombre de nos grands textes...

La littérature dite « de jeunesse » ou « pour la jeunesse » n'est pas comme les autres littératures dans la mesure où elle s'imprime différemment en nous, évolue en nous et marque son lecteur à la manière d'une mythologie interne. Elle ne regarde pas en-dessous de la littérature mais bien par-dessus, dans un regard ample, une vue du ciel, à hauteur d'oiseau, comme disait le poète, celle-là même qui jette sur toute la Littérature, son « manteau d'images<sup>47</sup> ».

Ce livre s'adresse à tous ceux qui ont un livre d'enfance dans le cœur et qui savent mettre des livres dans les chambres des enfants comme autant de petits cailloux blancs.

#### NOTE À L'ATTENTION DES LECTEURS

Nous avons donné, pour chaque titre cité, le nom de l'auteur et la date de première publication, ainsi que le nom de l'illustrateur, en seconde place, s'il y a lieu, et enfin le titre en langue originale pour les textes étrangers. La taille et la variété du corpus envisagé justifiaient ces précisions.

N. P.

---

47. Lanza del Vasto, « Le manteau d'images », dans *Le Pèlerinage aux sources*, 1943.



Nathalie Prince

# La littérature de jeunesse

Avec une préface irrésistiblement  
de Claude Ponti

« À plat ventre sur la moquette rouge, je lisais Mme de Ségur, Zénaïde Fleuriot, les contes de Perrault, de Grimm, de Mme d'Aulnoy, du chanoine Schmid, les albums de Töpffer, Bécassine, les aventures de la famille Fenouillard, celles du sapeur Camember, Sans famille, Jules Verne, Paul d'Ivoi, André Laurie, et la série des livres roses... »

Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*

La littérature dite « de jeunesse » n'est pas comme les autres littératures. Elle s'imprime différemment en nous et nous marque en profondeur, à la manière d'une mythologie interne. Nous entretenons tous, en effet, avec certains petits personnages qui ont grandi avec nous, des relations intimes et singulières. Quelle littérature peut se targuer d'avoir la même puissance imaginaire que la madeleine de Proust ? Ce livre dédié à l'autre littérature propose d'établir, pour la première fois, une théorie littéraire du genre. De l'album au roman *young adult* en passant par la bande dessinée, les imagiers et les classiques, *La littérature de jeunesse* offre à tous ceux qui ont un livre d'enfance dans le cœur les éléments d'une poétique pour cerner cette littérature audacieuse, en constant renouvellement.

Nathalie Prince est professeur de littérature à l'université du Mans et membre du jury de sélection du prix de littérature de jeunesse d'UNICEF depuis 2016. Elle est entre autres l'auteur de *Nietzsche au Paraguay* (avec Christophe Prince) et d'*Un enterrement et quatre saisons*, tous deux parus chez Flammarion en 2019 et 2021. Elle a écrit plusieurs albums pour les enfants.

Nathalie Prince

La littérature de jeunesse



9 782200 628000

2730177

ISBN 978-2-200-62800-0



ARMAND COLIN



ARMAND COLIN